

que c'est cruel et que c'est coupable! Vois-tu, mon ami, quand tu me forces à sourire d'un air heureux, à déguiser mon dénûment sous cette robe de soie mince et froide, sous ce chapeau orné de fleurs fanées, tu me fais souffrir, et tu me fais pécher. Oui, je sens que j'offense Dieu; je mens aux autres et je me mens à moi-même!"

"—Ma pauvre enfant, répondait Léon en haussant les épaules, tu n'entends absolument rien aux affaires de ce monde; tu ne sais pas que la pauvreté calomnie; tu ne sais pas que, pour réussir, il faut avoir l'air d'être heureux;... occupe-toi à coudre, et laisse-moi le soin de diriger notre conduite."

Dieu se sert de la douleur pour nous amener à l'aimer. Les âmes qui, touchées par la grâce du Saint-Esprit, s'humilient sous l'épreuve, ces âmes en comprennent peu à peu le sens, ou pour mieux dire, *le langage*; elles reviennent alors au Seigneur et sont consolées, fortifiées par lui: c'est ce qui arrivait à Marie. Les cœurs, au contraire, qui se font d'autant plus orgueilleux que l'Éternel frappe plus fort, ces cœurs n'entendent rien à la signification d'un tel appel, ils s'enduroissent sous le châtement, et s'éloignent de Celui qui seul peut leur rendre la joie avec la paix: c'est ce qui arrivait à Léon.

L'une, dans ces tristes et froides journées solitaires, avait essayé de prier, elle l'avait fait avec le sentiment incomplet encore, mais sincère, de son état de péché; elle y avait trouvé de la douceur, une douceur qui s'était toujours accrue, de sorte qu'après les moments qu'elle passait à lire quelques versets des Saints-Livres et à demander au Seigneur de la patience, elle se sentait plus calme, elle se sentait presque heureuse.

L'autre, dans ses courses de tous les jours, se raidissait à chaque refus, et n'acceptait qu'avec un dédain plein d'amertume les rares occupations qui s'offraient à lui. Le luxe des gens fortunés, ce luxe dont il avait tâté plus qu'il n'était sage, excitait chez lui des hourrasques de colère. Il ne voyait pas un de ces équipages tout brillants de soie qu'il admirait autrefois en les convoitant, sans injurier le riche, qui, par un tel étalage, insultait à la misère du pauvre. Il ne passait pas devant un de ces magasins splendides où parfois il était entré avec Marie, sans exhaler son indignation contre les vanitueuses recherches de l'élégance ou de la somptuosité. Il ne se disait plus comme jadis: "Le luxe nourrit l'ouvrier, la dissipation des grands engraisse les petits." Il ne se disait pas: "Si j'avais voulu, j'aurais modestement gagné mon pain, je l'aurais mangé avec joie, chaque jour mon bonheur avec mon amour pour Dieu se seraient accrus." Non, il ne se disait rien de tout cela. "Je suis indigent," s'écriait-il, "je souffre, le riche ne me donne ni vêtements, ni nourriture; il me les refuserait si j'avais la bassesse de les lui demander, qu'il soit maudit avec son or!"

Vers le milieu de janvier, comme il ne restait plus à mettre au Mont-de-Piété que des objets presque indispensables, comme on avait maigrement soupé la veille et que le froid pénétrait partout, Mario résolut d'aborder courageusement la question du retour à Sauveterre. Elle commença toute tremblante, sans regarder Léon, se remit un peu, lui parla de ses couches dont elle ne se trouvait plus qu'à quinze jours, de l'impossibilité où elle serait bientôt de travailler de ses doigts, des soins dont elle allait avoir besoin, de ce pauvre petit enfant qu'il faudrait nourrir, réchauffer, et finit en suppliant M. Firmin de céder à ses prières, de la ram-

ner à leur bonne mère, de recommencer à travailler comme devant, et de subir, s'il le fallait, les humiliations qui les attendaient au village natal.

—Ah! si tu savais! s'écria-t-elle, si tu savais, Léon, combien de fois je me suis représenté ma mère, ma pauvre mère, les bras ouverts et nous pressant contre son cœur! Que de fois je me suis assise en imagination devant ce beau feu de sarment qui brille dans la cheminée de notre cuisine! Combien de fois j'ai recommencé nos douces veillées! Combien de fois notre jolie chambre avec ses fenêtres en plein soleil, et notre jardin, et nos vêtements de futaine si chauds, si solides, et nos voisins, et les paternelles exhortations de M. Dubois; combien de fois tout cela s'est peint à mes yeux! Léon, Léon, pendant qu'il en est temps, prenons un parti sage, ne laissons pas Dieu!

—Dieu! interrompit Léon avec un mauvais sourire, puis il se retint en voyant l'effroi de Marie, et se contenta de lui dire d'un ton bref: Ma chère amie, partez si vous voulez... moi, je n'irai pas. Non, poursuivit-il, en s'échauffant; non, je ne retournerai pas mal vêtu, sans le sou, au lieu même que l'on m'a vu quitter dans l'aisance; je n'irai pas, vous pouvez y compter, m'exposer aux quolibets des sots, aux insultes des insolents, aux sermons de votre mère ou de M. Dubois. Le vin est versé, il faut le boire. Si je meurs de faim ici, eh bien, on ne meurt qu'une fois.

—Oh! Léon, interrompit Marie d'une voix suppliante.

—Vous, Marie, allez, retournez, vous serez bien reçue, on vous approuvera d'avoir laissé ce fou, cet orgueilleux.... Oui, orgueilleux, je le suis. Si le sentiment de la dignité est de l'orgueil, si la résistance au malheur est de l'orgueil, si la persévérance dans le parti qu'on a choisi est de l'orgueil, je suis un orgueilleux; mais j'aime mieux mon orgueil qu'une humilité qui n'est que de la faiblesse; je l'aime mieux, cet orgueil qui m'empêche de m'avilir, qu'une humilité qui me ramènerait misérable dans notre village, et qui me ferait justement mépriser!

Marie aurait eu bien des choses à répondre, bien des questions à faire sur ce que Léon nommait sa *dignité*, dignité qui l'empêchait de soutenir sa femme par un travail modeste et qui ne l'empêchait pas, lui, de se nourrir du produit de ses fatigues à elle; mais sa douleur l'emportait sur tout autre sentiment; l'Évangile, d'ailleurs, lui avait enseigné la soumission, le respect conjugal, et quand, pour terminer, M. Firmin lui eut répété ce qu'il lui avait dit cent fois: qu'elle était bornée et sans culture, qu'elle ne comprenait rien ni aux hommes ni aux choses; Marie se tut, renferma son chagrin, et se contenta de prier pour Léon.

CHAPITRE V.

Misère, secours, résolution.

Dans les premiers jours de février, Marie sentit les approches de sa délivrance; elle travailla jusqu'au dernier jour, mais ses souffrances devenant violentes, elle se coucha, et Léon alla chercher le médecin. Celui-ci secoua la tête en examinant Madame Firmin:

—Encore une que le besoin tue!

En effet, Marie était gravement atteinte.

L'accouchement fut difficile et dangereux. Marie manqua mourir en mettant au monde une petite fille qu'elle voulut nourrir, malgré les conseils du docteur.

Ce moment, moment si doux pour un père et une mère, ce moment fut profondément triste pour Léon et pour Marie. La pauvre mère avait à peine dans son sein tari quel-